

iDoc

Images documentaires

n° 81 - décembre 2014

Traces de guerre



Nos Guerres de Troie, par **Thierry Garrel**. Une colère sans objet, entretien avec **Laurent Bécue-Renard** sur *Of Men and War*. Retourner à la parole, par **Arnaud Hée**. *De guerre lasses*, par **Charlotte Garson**. L'invention d'un « dispositif », **Laurent Bécue-Renard** commente son film *De guerre lasses*. *In situ*, à propos de *J'ai rêvé d'une grande étendue d'eau* de **Laurence Petit-Jouvet**, par **Julien Marsa**. **Films**

iDoc

Images documentaires

n° 81 - décembre 2014

Avec le soutien du



Images documentaires

Revue trimestrielle
publiée par l'association
Images documentaires

EDITORIAL

UN CINÉASTE PEUT-IL FILMER une psychothérapie sans voyeurisme et sans en altérer le processus ? Poursuivant la réflexion amorcée précédemment avec le film de Mariana Otero, *A ciel ouvert*, ce numéro s'interroge à nouveau sur les rapports entre cinéma et psychanalyse, cette fois à travers deux films *De guerre lasses* (2003) et *Of Men and War* (2014).

L'auteur, Laurent Bécue-Renard, a mis chaque fois près de dix ans à produire et réaliser ces films pour lesquels il a inventé un dispositif fragile, unique, reposant sur l'écoute et l'empathie. Dans les deux cas, il s'agit, en filmant un processus thérapeutique, de révéler les traumatismes psychiques que la guerre inflige aux survivants, aussi bien les victimes qu'à ceux qui en ont été les acteurs. Au montage, il a su extraire de cette parole mortifère un récit cinématographique qui condense l'expérience de la thérapie et restitue un douloureux et incertain parcours vers la vie.

On attend le troisième volet de cette « généalogie de la colère » que le cinéaste projette, poursuivant une œuvre qui dénonce le silence pesant sur les générations qui n'ont pas vécu la guerre mais en subissent inconsciemment les répercussions.

Catherine Blangonnet-Auer

Sommaire

TRACES DE GUERRE

Introduction,
par Catherine Blangonnet-Auer **page 9**

Nos Guerres de Troie,
par Thierry Garrel **page 15**

Une colère sans objet,
entretien avec Laurent Bécue-Renard
sur *Of Men and War* **page 17**

Retourner à la parole,
par Arnaud Hée **page 33**

De guerre lasses,
par Charlotte Garson **page 41**

L'invention d'un « dispositif »,
Laurent Bécue-Renard commente son film
De guerre lasses **page 43**

In situ,
à propos de *J'ai rêvé d'une grande étendue
d'eau* de Laurence Petit-Jouvet,
par Julien Marsa **page 63**

FILMS **page 69**

Traces de guerre

« Filmer la guerre, ce n'est pas
filmer le combat ; parce que
la guerre est forcément
un spectacle. Filmer la guerre,
c'est filmer les cicatrices,
les plaies qui durent
des années. »

Christophe Loizillon

Introduction

par Catherine Blangonnet-Auer

PLUSIEURS FILMS DOCUMENTAIRES ont abordé la question des traumatismes psychiques dus à la guerre. Rappelons le tout premier, *Let There Be Light* de John Huston tourné en 1945 ^{1/}, puis, plus près de nous, *Crazy* (1999) de Heddy Honigmann, *Opération retour* (2005) de Pierre Blais et Luc Côté, *L'Âme en sang* (2011) d'Olivier Morel.

La singularité des films de Laurent Bécue-Renard, *De guerre lasses* ^{2/} et *Of Men and War* ^{3/} est d'aborder cette question, non pas à travers des entretiens directs comme les autres films, mais avec la médiation de psychothérapeutes, en filmant sur une longue durée des processus de reconstruction psychique. Contre toutes les règles établies, il a introduit une caméra à l'intérieur même des séances de thérapie, séances individuelles dans *De guerre lasses*, thérapies de groupe dans *Of Men and War*.

Dans *De guerre lasses*, tourné trois ans après la fin de la guerre en Bosnie, il avait filmé des femmes engagées dans une psychothérapie après la disparition des hommes de leur famille. Dans son second film, *Of Men and War*, il filme la thérapie de soldats américains revenus de la guerre

^{1/} Sur ce film, on renvoie à la conférence de Jean-Louis Comolli enregistrée en 2008 dans le cadre des « Regards critiques » organisés par la Bibliothèque publique d'information au Centre Pompidou : http://archives-sonores.bpi.fr/index.php?urlaction=doc&id_

[doc=2872&rang=46#.VHWqgCi3nrY](http://archives-sonores.bpi.fr/index.php?urlaction=doc&id_)
^{2/} *De guerre lasses*. Production et distribution : Alice Films, 2003. 1h45

^{3/} *Of Men and War* (*Des hommes et de la guerre*). Production : Alice Films, Louise Productions, Radio Télévision Suisse, 2014. Distribution : Alice Films et Why Not Production. 2 h 22

TRACES DE GUERRE

d'Irak bien différents de l'image du héros célébré par la société américaine, brisés psychiquement et incapables de reprendre une place dans cette société et de vivre auprès des leurs.

Le parti pris de Laurent Bécue-Renard est de ne donner au spectateur que très peu d'éléments sur le contexte politique des films. Ils doivent avoir un sens, dit-il, dans un monde où tous auraient oublié les détails de ces guerres. C'est d'une histoire universelle dont il s'agit : après le deuil, après la guerre, comment renaître à la vie par le pouvoir de la parole ?

Dans ces expériences associant thérapie et cinéma, la question du temps est essentielle et c'est ce qui les rend si singulières. « Dans le champ thérapeutique, nous dit Laurent Bécue-Renard, on reconstruit, on s'inscrit dans le temps. Or le temps, c'est ce que permet le cinéma, qui ne se limite pas à l'ici et maintenant. » Chacun de ces films a été en effet une entreprise de longue haleine : un an de tournage à raison de deux semaines par mois et trois cents heures de rushes pour le premier, une préparation sur cinq ans, neuf mois de tournage et quatre cent cinquante heures de rushes pour le second. Plus de trois ans de montage pour chaque film.

La thérapie est en elle-même une mise en scène, « un huis clos quasi théâtral », nous dit le réalisateur, qu'il utilise pour construire son propre récit cinématographique. Il s'en explique dans l'entretien sur *De guerre lasses* publié dans ce numéro : « Le dispositif de cinéma s'incorpore au dispositif de la thérapie. Je savais qu'il n'y aurait aucune interview. Qu'à aucun moment dans ce film la femme ne serait en situation de répondre à des questions que moi, je me pose. » Le cameraman est là, présence muette, témoin attentif et empathique, même quand il ne comprend pas la langue comme en Bosnie. Il fait partie de la « scène » thérapeutique.

Le film invite le spectateur à effectuer un parcours parallèle à la thérapie et, si sa curiosité est toujours en éveil, à



Of Men and War. DR

aucun moment il ne se sent un intrus. Il y a une mise en abyme du regard et de l'écoute : ceux du thérapeute, ceux du cameraman ou du réalisateur placé derrière le thérapeute, ceux du réalisateur par la suite au montage. Le spectateur se glisse sans effraction dans ce dispositif : « Je ne crois pas que le spectateur à aucun moment puisse se dire : qu'est-ce que je fais là ? Parce que nous-mêmes, on n'a jamais été en situation de se dire : qu'est-ce que je fais là ? »

Comme le dispositif analytique encadre la parole des analysés, le dispositif cinématographique « cadre » les corps. La caméra enregistre non seulement la parole mais

filme aussi les corps, corps massifs de ces jeunes colosses de l'armée américaine, corps de ces jeunes femmes si proches de la caméra dans la petite pièce de la maison de Tuzla. On pense au film de Mariana Otero, *A ciel ouvert*, où la relation des enfants psychotiques à la caméra avait pris une si grande importance au tournage que la réalisatrice l'avait intégrée au montage. Le regard de la réalisatrice sur les enfants, prolongé par la caméra, les « rassemblait » et en les cadrant les aidait parfois, parallèlement à la thérapie menée dans l'institution, à canaliser des émotions toujours prêtes à les envahir et les submerger.

Dans cette entreprise, la personnalité des thérapeutes, Fika Ibrahimefendic en Bosnie et Fred Gusman aux États-Unis, est déterminante. C'est leur présence et leur écoute qui rend audible la parole des femmes et des hommes qui s'expriment lors des séances de thérapie. Ils ont accepté la présence d'une caméra sans savoir *a priori* ce qu'elle induirait comme effets. Mais, dans les deux cas, ils ont eu l'intuition que cette présence pouvait servir la thérapie. Laurent Bécue-Renard souligne que cela n'a jamais été formalisé, que c'est resté non dit, qu'il s'agissait d'une intuition pour lui comme pour les thérapeutes et que c'est resté non dit également avec les celles et ceux qui ont accepté d'être filmés. Curieusement, aucun d'entre eux n'a demandé à aucun moment à ce que la caméra cesse d'enregistrer. Au contraire, elle semble avoir été dans les deux films un élément stimulant.

La personnalité du réalisateur est tout aussi déterminante que celle des thérapeutes par sa capacité à porter ses projets sur un si long terme – des projets touchant à des sujets aussi éprouvants –, par son aptitude à établir à la fois une proximité et une distance avec les personnes filmées, enfin par la profondeur et l'acuité de son analyse au montage.

Il va en effet rechercher au montage le sens profond de ce qui s'est exprimé dans chaque séance de thérapie, en privilégiant les paroles qui entrent en résonance avec ce

qu'il ressent. Le montage est pour lui une lutte incertaine : « Ces quatre cent cinquante heures de rushes, c'est une boue, une tourbière dans laquelle je cherchais le fil de vie. La question est : est-ce que l'élan vital va être rendu possible, ou est-ce que le contenu mortifère qui est énoncé va se répéter indéfiniment ? » ^{4/} « C'est mon parti pris, dit-il encore, que de chercher au montage un fil de vie maintenu malgré tout, de construire une dramaturgie qui soit un chemin dans lequel le verbe est une expression du vivant. » ^{5/} Et, comme dans l'analyse, « c'est toujours le sens profond qui crée de la dramaturgie et non l'inverse. »

Il faut enfin et surtout que les personnes filmées aussi bien que leurs proches puissent vivre avec la réalité que le réalisateur a construite dans le film. Même si cela n'a jamais été formalisé, le film représente une promesse, la « promesse d'une médiation » : « Les vétérans comprennent assez vite que ce qu'ils vivent dans une profonde solitude va être transmis à l'extérieur, et d'abord à leur premier cercle de connaissances (femmes, enfants, parents). Jamais ils ne parviennent à aborder ces questions dans la vie quotidienne, justement parce qu'il s'agit de leur vie quotidienne. Il y a enfin la promesse d'un récit pour eux. Une histoire qui, une fois racontée, aura du sens. » ^{6/} Et, de même, pour les femmes de *De guerre lasses* : « Par la thérapie, Fika leur rendait quelque chose de leur vie. Le cinéma leur rendait aussi autre chose en transformant leur vie, il leur donnait la possibilité que cela ait du sens, dans leur vie et pour les autres. » ^{7/}

Catherine Blangonnet-Auer

^{4/} Entretien avec Charlotte Garson, publié plus loin.

^{5/} Ibid.

^{6/} Propos recueillis par Cédric Mal

publiés sur *Le blog documentaire*, le 7 novembre 2014.

^{7/} Propos sur *De guerre lasses*, publiés plus loin.



Of Men and War. DR

Nos Guerres de Troie

par *Thierry Garrel* 1/

C'EST UN FILM SUR LES HOMMES et sur la guerre.

Comment les hommes meurent à la guerre et comment les hommes survivent à la guerre.

C'est un film sur la mort et sur la vie.

Sur la mort à laquelle on assiste – celle de son meilleur ami ou celle d'un anonyme. Sur la mort que l'on donne – à un ennemi anonyme ou, par accident, à son meilleur ami.

Sur la vie à laquelle on n'arrive plus à se raccrocher. Sur le suicide qui vous hante et sur la mort qui ne veut pas de vous.

C'est un film sur la vie et sur l'amour.

Sur l'amour d'un enfant pour son père qui souffre. Sur l'amour d'un père pour son enfant qui l'a ramené à la vie. Sur un enfant qui vous est retiré parce que la guerre a laissé trop de blessures, trop de colère. Sur un enfant qu'on tue. Sur des enfants qu'on tue.

C'est un film sur les femmes, ces héroïnes, qui se battent pour leur mari, pour leurs enfants. Sur le mariage pour le pire et pour le meilleur. Sur la violence et la tendresse conjugales.

C'est un film sur la rage et sur les larmes.

Sur l'ombre de la guerre qui tous nous tourmente et que l'on nie. Sur la face de Méduse. Sur la vie redon-

1/ Thierry Garrel est producteur associé sur le film *Of Men and War*.

TRACES DE GUERRE

née à qui n'en veut plus. Sur la mort d'un homme qui appelle sa maman.

C'est un film sur les mères qui savent et les pères qui ne veulent pas savoir.

Sur les fils qui se sont battus au nom du père. Sur la trahison des pères. Sur les fils qui n'ont pas encore pardonné aux pères.

C'est un film sur les oreilles qu'il faut se boucher pour ne plus entendre les Sirènes. Sur les yeux qui se voilent, se brûlent ou que l'on ferme. Sur des mains qui se serrent. Sur des hommes qui se mettent à pleurer. Sur la honte. Sur l'amitié. Sur la joie retrouvée. Sur la menace qui toujours rôde. Sur la mort dans l'âme.

C'est un film sur le pouvoir de la parole et de l'écoute.

Sur les mots qu'il faut prononcer pour qu'un récit devienne une embarcation de fortune sur un océan qui restera déchaîné. Car revient-on jamais de la Guerre de Troie ?

C'est un film sur Ulysse qui revient à Ithaque pour perdre sa Pénélope. Sur Pénélope qui ramène elle-même Ulysse au port. Sur Ulysse qui ne rentre pas au port...

C'est un film dont on ne saurait sortir indemne. Un film qui donne sur la vie et sur la mort comme une fenêtre donne sur le monde - un film-monde.

Thierry Garrel